

Sur le Jean-Christophe de Romain Rolland

IL y a loin de *Jean-Christophe* à *Colas Breugnot*. Quelle forme, conquise et disciplinée ! Quelle force en cette expression mesurée ! Sans compter que les nuances du sentiment paraissent, par ce recul du Juge, qui ne veut point se trop émouvoir. Il y a loin de *Colas Breugnot* à *Liluli*. Ici, devant l'objet le plus redoutable, l'expression se joue, non sans mordre où il faut, comme il faut. La violence suppose maîtrise, et c'est ce que cette œuvre fait voir merveilleusement. Là-dessus je puis écrire de plume courante, et sans fin à ce que je crois. Mais le diamant, comme dit Marc-Aurèle, gagne-t-il de l'éclat à être loué ?

Si j'avais refusé d'écrire sur *Jean-Christophe*, alors qu'on me le demandait, on aurait pu croire qu'un jugement plus mûr avait rabattu quelque chose de mon premier enthousiasme. Il n'en est rien. Tel j'étais en le lisant, tel je me retrouve en le relisant. Le livre n'est pas sans défauts ; chacun les a remarqués et l'auteur lui-même. Toutefois, ayant promis coupures et retouches, il n'a ni coupé ni retouché. C'est très bien ainsi. Quand vous aurez coupé et retranché de la jeunesse ce qui est emphase, confusion, emportement, ce ne sera plus jeunesse. De même on ne pouvait corriger cette œuvre jeune. Et, dans le fond, je crois qu'on ne peut guère corriger. Il y a comme un tissu conjonctif en toutes les œuvres, qui fait le passage d'une partie organisée et forte à une autre. Aussi je ne veux point de morceaux ; je lis tout. Ce qui fait longueur me repose et me prépare ; c'est le temps des plates réflexions, et il en faut partout dans nos pensées.



L'Amour et la Mort, sombre thème. Double esclavage. D'un côté les forces du monde, en ce printemps qui ne cesse pas de vieillir et de renaître, nous poussent contre raison, et selon les hasards. L'amour n'est qu'une lutte contre la mort, qui harcèle le troupeau humain. Amour et Mort enlacés. Le grand-père, le père, l'ami, l'aimée, tout meurt. Et la mort est quelquefois absence, départ, effacement, comme elle doit être ; d'autres fois, brutale et laide. L'imagination n'est que trop portée à faire revivre les morts sous une forme hideuse ; heureusement elle n'y arrive point. Il se fait une purification et un culte, qui sont le plus beau de l'homme. Je suis assuré que l'art ne doit jamais aller contre. Notre affaire n'est pas de mourir, mais de vivre. C'est injure aux morts, si l'on se permet de penser à eux sous le signe de l'horreur. Cette erreur est d'un temps et d'une école, et voilà une des raisons qui feraient jeter le livre. Mais on ne le jette point. Ce livre fut un livre d'avenir et l'est encore ; de vraie jeunesse, donc. Mais par quoi ? Par ceci, que le héros surmonte aussitôt la peur par la colère ; mouvement humain sans lequel nos plus beaux sentiments seraient tous marqués de peur. L'homme est le seul animal qui ne se permette pas de fuir. Je dirais autrement encore que l'homme ne se permet pas de sentir ce qu'il sent d'abord, soit devant la mort, soit devant l'amour. « Courage, ô mon âme, tu en as vu bien d'autres, et tu en verras bien d'autres ». Voilà le thème héroïque. Ainsi Christophe prend des forces en recevant des coups. Il est assez fort à la fin pour mourir bien ; en action, rassemblant toute sa vie, redoublant ses puissances propres, et cherchant la joie. Cette page est des plus belles, des plus hardies, et peut-être unique.

Musicienne doublement. Il est presque impossible de décrire la musique. Qu'on la commente tant qu'on voudra, on ne la fait toujours point paraître ; encore plus évidemment s'il s'agit d'une musique qui n'a point été faite et que personne ne connaîtra. Proust, qui s'oppose à Romain Rolland de toutes les manières, a bien tenté de créer, seulement par des mots, la petite phrase de Vinteuil. C'est un beau jeu, mais ce n'est qu'un jeu.

Cette musique n'est elle-même que de jeu et de spectacle ; elle reste extérieure. Dans notre *Jean-Christophe*, la musique est plus d'une fois décrite, et vainement. Ce que Christophe invente, je ne l'entends jamais. En revanche tout le livre est musique par un mouvement épique qui va selon le cours du temps, et par un genre de souvenir en avant de soi, et aussitôt passé, aussitôt recouvert. Même un lent Adagio n'attend pas ; il nous emporte ; on sent d'autant mieux l'inflexible loi par ce mouvement majestueux, sans violence ni faiblesse. L'impérieuse musique ne permet pas qu'on tourne la tête. Je sais que la musique est quelquefois aussi, et souvent, comme un meuble orné autour duquel on tourne. On possède cette musique-là ; l'autre nous prend et nous emmène. Et, quoique la musique flâneuse me plaise assez, je sais entendre les grands pas de Bach et de Haendel. Réellement le bruit plus ou moins caressant n'est que le vêtement de la musique. L'âme de la musique est cette loi du temps, souveraine dans les terminaisons, plus magistrale encore dans les premières attaques de l'Œuvre. Et je comprends à peu près pourquoi Jean-Christophe n'aime pas Brahms.



La musique exprime les passions, mais à sa manière, les prenant par le dessous, et imprimant au corps humain un régime de mouvement qui le rend harmonieux avec toutes choses. Elle côtoie le bruit et le cri ; ce sont deux ennemis qui la menacent toujours. C'est pourquoi elle tient ferme le rythme, la symétrie, l'imitation, la variation, la forme en un mot, comme une arme. D'où le troisième ennemi, qui est le procédé. C'est pourquoi la critique musicale est toujours bien armée, et implacable. Il faut donc que le génie musicien s'enfonce dans le métier, et ne pense jamais que musique en action. D'immenses travaux, une virtuosité continuellement entretenue et redoublée, le travail d'écriture et de correction, les soins de l'exécution, toutes les démarches, manœuvres, intrigues, que suppose l'armée des chanteurs et des instrumentistes, tout cela ensemble rabat et efface inévitablement les autres formes de méditation et d'expression ; tout s'achève en musique et c'est le mieux. Au reste, les peintres disent la même chose de la peinture. Or nous

sommes ici en présence, à ce que je soupçonne, d'un génie musicien qui n'a pas subi l'apprentissage. A forte tête il faut dures leçons. Il n'a point reçu sur les doigts. Ainsi c'est la musique qui s'échappe en poésie. Occasion rare d'apercevoir comment les perceptions et les sentiments sont déjà musique dans le musicien. Je m'explique ainsi ce mouvement de fleuve, et cette conception Héraclitéenne du monde. Ce mouvement, le même, en l'homme qui ne peut rester et se recueillir, qui efface et refait son âme, à travers ces épisodes, frappés de mort dès leur commencement. La musique seule sait traduire ces passages, et leur donner éternité. Par opposition, remarquez comme la peinture rend éternelle, au contraire, une apparence et un fugitif moment. La poésie et le roman ont d'autres moyens encore, par leur forme serrée et composée. En sa première œuvre de prose, le génie musicien est comme égaré. Ce que la musique enchaîne se trouve ici déchaîné. Christophe campe ici et là comme un sauvage ; nulle part assis ni fixé. Son furieux amour éclaire en passant telle figure et puis telle autre. Elles n'ont point le temps d'être. Ainsi va la musique. Il faut lire du même train. Les jeunes lisent ainsi ; les jeunes liront toujours *Jean-Christophe*.

Si les hommes d'âge consentent à redevenir jeunes, ils trouvent récompense, et amplement. Ceux qui ont réfléchi sur l'art d'écrire admireront comment cette prose, musicienne d'abord par emportement, a cherché ensuite sa loi propre, sa tempérance propre, puisque la tempérance musicienne ne peut être transportée hors de la musique. J'ai dit déjà comment cette forme neuve se montre dans *Colas Breugnon*, et triomphe dans *Liluli*. Dans le *Jean-Christophe* je remarque déjà des cristallisations merveilleuses, sans en deviner les moyens ; ce sont comme des produits de nature. Rien ne les annonce ; on croirait que l'auteur n'en sait pas le prix. Ce sont de courts passages souvent, où tout l'univers se montre. Des tableaux dignes des plus grands maîtres, des scènes achevées et comme éternelles. La musique ici se change toute en peinture. La prose se rassemble, se resserre et ce circonscrit. Tous les amis de Jean-Christophe penseront ici à la visite chez le vieux Schulz : *Il était comme un vieux bois, vibrant de chants d'oiseaux... Sa mémoire était une citerne profonde, où toutes les belles eaux du ciel avaient été recuei-*

lies. Mais je ne veux point citer beaucoup : j'écris pour ceux qui liront et reliront. Aucun d'eux n'oubliera ces trois pages de *l'Aube*, qui se terminent ainsi : *Et le petit Christophe était toujours penché au bord du soupirail, avec sa figure pâle, barbouillée, rayonnante de bonheur. Il dormait.*

Je pense aussi à cette promenade du soir, où l'oncle Gottfried chante.

La lune s'était levée, ronde et brillante, derrière les champs. Une brume d'argent flottait au ras de terre, et sur les eaux miroitantes. Les grenouilles causaient, et l'on entendait dans les prés la flûte mélodieuse des crapauds... Des collines au-dessus du fleuve descendait le chant fragile d'un rossignol.

Encore avec l'oncle Gottfried, la visite au cimetière *Sois pieux devant le jour qui se lève*. Au commencement des amours d'Olivier et de Jacqueline on trouvera un exemple de ce que je disais, que cette prose épique, qui use tous les bonheurs, semble cette fois s'arrêter, ou tout au moins se modérer, en des éclairs de poésie contemplative. Ceux qui pourraient croire que l'art de *Colas Breugnon* et de *Liluli* a quelque chose de cherché trouveront ici la poésie à l'état naissant par l'effet d'un mouvement évidemment spontané : *Rêveries des beaux soirs, quand on revient ensemble, bras et mains enlacés, sous le ciel lumineux, vers le lit amoureux. Le vent fait frissonner les branches des buissons. Dans le lac clair du ciel flotte le duvet blanc de la lune d'argent. Une étoile tombe et meurt — petite secousse au cœur.* Ainsi chante le rossignol. Nous n'avons pas souvent occasion d'écouter le ramage humain, pur de tout calme, où la rime, ainsi que dans les vieux proverbes, marque seulement un retour, et comme un arrêt du temps. Rimer c'est trop aimer ; c'est une seconde fois recueillir la minute passée. Ces passages sont Homériques. On ne trouverait pas aisément de meilleurs modèles de notre parler liquide, qui sonne aussi clair que l'outil paysan... Mais je ne signalerai pas tout ce qui mérite d'être cité. Car je remarque que les parties achevées et parfaites communiquent l'être à toutes les autres. Je veux seulement que l'on relise l'épisode de la fille aveugle, qui vient après la visite à Schulz. Ici tout s'apaise. Le souvenir éclaire d'une lumière égale les choses qui sont toujours. L'horizon est fermé. Chaque chose existe pour

elle-même et selon sa perfection propre. L'esprit de Gottfried enseigne à la fille aveugle que la privation n'est rien et que l'être est bon. Ces pages retiennent et réconcilient, tellement que j'y voulais toujours voir un symbole, sans le trouver jamais. Ainsi dans le *Wilhelm Meister* tant de tableaux pleins de sens, et qui sans doute ne signifient rien qu'eux-mêmes. C'est le plus haut point de l'art, à ce que je crois, quand l'œuvre refuse le commentaire.



Nulle œuvre de prose ne fait monument en toutes ses parties. Il s'y trouve de l'inachevé qui donne prise. Qu'avons-nous donc reçu en Jean-Christophe, au commencement de ce siècle-ci ? Quelque chose de neuf ; un optimisme plein, qui ne ment pas. Un optimisme qui ne promet rien. Nulle survivance de l'âme ; nul Dieu extérieur. Nous sommes vannés comme le grain. Les forces secouent cet univers. Ne demandez pas à l'ouragan pourquoi il secoue les chênes. Ne demandez pas aux chênes pourquoi ils étendent leurs bras blessés. Jean-Christophe est fils de la terre aussi, force naturelle aussi. Tourbillon contre tourbillon. Le Dieu serait donc partout. Dieu aveugle en moi et hors de moi. Non pas aveugle en moi. Qui ne voudrait être tempête et le savoir ? Il ne faut point dire que l'homme est faible. Le pas musicien sonnerait donc une espèce de charge militaire. Au reste tout homme accepte ce jeu. Être est beau. Telle est l'apparence de ce livre. Mais il enferme autre chose.

La musique ne représente pas seulement la vie selon la force, mais aussi la vie selon l'esprit, qui est volonté. Romain Rolland n'a pu nous faire entendre les *Lieder* de Christophe ; du moins il en rassemble les paroles, qui font un hymne à la volonté. Volonté de vouloir ; l'esprit ne demande rien de plus. Tout le mal humain vient de fuite ; et la guerre aussi bien, car ce ne sont point les héros qui la veulent, mais plutôt les faibles. L'esprit ? Encore une force de nature ? On peut aller par là. Mais, afin de trouver le sens caché de l'Œuvre, je suivrais plus volontiers le beau mythe de Jean-Porte-Christ. Les mythes sont d'immenses pensées. Qui pourrait dire tout ce qu'il y avait d'avenir vrai dans

cette contemplation de l'adolescent, lorsqu'il choisit ce nom de Christophe, et cette épigraphe sans âge,

*Christofori faciem die quacum que tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris?*

Le Christianisme n'est pas ; il se fait. Ce n'est pas qu'il change ; il est toujours le même. Mais il faut le porter. A la dérive, ce n'est plus rien. Quelle est donc l'idée à sauver, dans ce beau mythe ? Christophe, dit la légende, se mit en quête du maître le plus puissant ; ainsi il allait de l'un à l'autre ; car une force trouve toujours une force plus grande. En sa quête, Christophe rencontre un enfant ; de l'excès de sa force et comme par jeu, il le porte à travers le torrent. Et le bâton fleurit, preuve que ce faible enfant est le Maître des maîtres. Ce qui signifie, encore après la Croix, encore après tant d'autres belles images, que l'esprit n'a point de puissance, et ne promet point salaire, ni assurance aucune. Mais qui refuse secours à l'enfant ? Ainsi qui ne veut servir l'esprit, quand le monde croulerait tout à l'heure ? « Quand le monde, dit Marc-Aurèle, serait livré aux atomes, qu'attends-tu pour mettre l'ordre en toi ? » Le même empereur écrit : « Si j'étais cygne, je chanterais. » Ainsi Jean-Christophe chante dans la tempête ; c'est sa manière d'être esprit, et ce n'est pas la pire. Au reste il importe peu ; c'est la sienne.



Au-dessus de la Mêlée, ce fut le plus haut d'une noble vie. Toutes les nuées se déchirèrent en un moment. Il fallut servir le plus grand maître, et le plus faible. Ce chant de raison, de pitié et d'espérance couvrit toute la terre en un instant. Il ne pouvait rien contre les forces, et les forces ne pouvaient rien contre lui. L'enfant a passé l'eau.

ALAIN.

Décembre 1925.